Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 24

Artikel: Précieuse consolation
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-223300

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 31.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

AU CONTEUR VAUDOIS.

Une part d'un de vos derniers numéros était consacré à la mémoire du grand, et à la fois délicieux Mistral.

Celui qui, à vingt ans, a lu « Calendal » et « Mireille », un charme reste en lui dont rien plus ne l'exorcisera ; non, pas même la prose de l'existence, ni la vanité de tant de théories et de principes, dût-il atteindre et dépasser la cinquantaine.

Aussi s'associe-t-il de plein cœur aux sentiments exprimés.

En même temps qu'un honneur, le *Conteur* s'est fait un mérite de fêter Mistral comme un parent. Mais, il s'en est fait un très grand aussi en lui dédiant un poème « Po Mistra », où l'auteur — comment y aurait-il résisté — c'est senti gonflé du souffle même de son inspirateur, s'est mis à l'unisson avec lui, — et a donné ainsi un si bel emploi de ses magnifiques et précieux moyens.

Il a fait vibrer une corde nouvelle, tiré un accent nouveau, de cet instrument aux effets déjà infiniment savoureux et variés, mais auquel, semblait-il, certains domaines de la sensibilité restaient étrangers.

Comme le provençal, notre patois peut donc, — la démonstration en est faite — exprimer la poésie tendre, la grâce et l'émotion.

Merci de nous avoir donné cette délicate jouissance. *Un abonné.*

L'è prâo morta dinse. — Un paysan insistait pour ensevelir sa femme cinq heures après la mort de celle-ci ; le vérificateur des morts s'efforçait de lui faire comprendre qu'elle pouvait être en léthargie et qu'il fallait attendre.

— Fédé adi sin que vo dio, repliqua notre homme, l'è prâo morta dinse.

Précieuse consolation. — Calinaux, tailleur, apprend qu'un de ses clients vient de filer à l'étranger sans le régler.

— Il me doit près de 500 francs, soupire-t-il ; heureusement que j'ai eu bon nez de lui faire le plus juste prix, sans quoi je perdrais bien davantage !

AMOUR ET PHARMACIE.

(Histoire d'autrefois).

Le patron se nommait Duclystère. L'apprenti, Pascalon. Les meilleures relations existaient entr'eux.

Duclystère trouvait Pascalon peu apte à la noble profession d'apothicaire, peu enclin à la chimie et peu porté à la botanique ; mais il appréciait en lui un certain esprit sarcastique, voire même impertinent, qui apportait quelque diversion dans sa vie monotone de potard.

Depuis deux ans déjà, Pascalon s'initiait aux mystères de l'officine. Duclystère l'y conduisait d'une main sûre et paternelle. Il ne se bornait pas à lui enseigner l'exécution des ordonnances, le déchiffrage du grimoire de MM. les Esculapes ; la connaissance des drogues ; la préparation des produits chimiques et galéniques. Non, il lui faisait voir, par son exemple, comment on accueille le client et de quelle manière on lui persuade que le Sirop Duclystère, béchique, tonique et antiglaireux est supérieur à tous les produits similaires ; que la Pommade merveilleuse Duclystère vaut cent fois les crèmes, onctions, baumes, émulsions, cold-cream, laits plus ou moins virginaux, dont s'oignent si généreusement les belles clientes. Il lui donnait l'exemple de la question posée depuis un siècle, imperturbablement à tous gens, petits ou grands, qui achètent la camomille : « Des petites ou des grosses ? » Mais il ne se permettait pas encore d'ajouter, une fois le client parti: « Depuis trente ans que je le leur demande, ils ne sont pas encore fichus de me le dire tout de suite ! »

Dans les longues soirées d'hiver, Duclystère avait tenté de démontrer à son apprenti les beautés insondables et mystérieuses de la chimie inorganique. Hélas ! dès les premiers mots de la leçon, Pascalon partait pour un voyage dans la lune, dont il redescendait soudain pour poser à Duclystère ahuri les questions les plus saugrenues. Ainsi : « Dites-moi, M. Duclystère, que pensez-vous de Philippe Godet? » ou bien: « Est-il vrai que vous ayez assisté à l'explosion de l'arsenal de Morges en 71 ? » ou bien : « Croyez-vous que Vitellius soit mort d'indigestion et Molière de phtisie galopante ? »

Le bon Duclystère avait la naïveté de répondre longuement, et la chimie en souffrait fort. Mais, malgré tout, il avait pour son apprenti une affection et une indulgence qu'il ne voulait pas s'avouer.

Un jour, — c'était en avril, — de légers nuages flottaient dans le ciel bleu, la sève commençait à monter dans les palmiers, gloire de la vitrine de M. Duclystère, et ce je ne sais quoi que les gens du Midi nomment « ce coquin de printemps » gonflait le cœur de Pascalon. Il travaillait avec mollesse. « Va faire le défect au magasin, ordonne Duclystère, cela te réveillera ! » Pascalon ne se le fit pas dire deux fois. Chargé de tiroirs et de flacons vides, à remplir, il grimpa les trois étages qui séparaient l'officine du grenier, et pénétra dans la chambre aux herbages. Il commença pas s'asseoir sur l'escabelle et huma longuement les odeurs ambiantes, car il avait un appareil olfactif que lui eût envié Cyrano. « Comme ça sent bon », murmura-t-il extasié. En effet, les arômes épandus dans l'air, le thym, la lavande et le romarin, la camomille, la baie de laurier et celle de genièvre, le gingembre, toutes ces odeurs fortes, exquises ou toniques, se mariant entre elles, formaient une véritable symphonie dans laquelle l'*assa foetida* mettait une note égrillarde et satanique.

Pascalon était parti pour un de ses voyages dans la lune... Soudain, un pas de souris. Sylvette se tenait sur le seuil de la porte, souriante et rougissante : « Bonjour, monsieur Pascalon ! » lui dit-elle de sa voix qui semblait un chant d'oiseau. Deux minutes après, nos amoureux avaient oublié le reste du monde ; ils disaient ces mille riens éternels, et se donnaient ces caresses innocentes qui sont le prélude charmant de toutes les amours.

Il est certain que ces enfants s'aimaient depuis longtemps. Cette chambre des herbages était propice à leurs rendez-vous. Vous souriez peut-être en pensant que le milieu formé par des caisses, des tiroirs et des flacons, manquait de poésie. Détrompez-vous : le milieu banal et nu, ils ne le voyaient pas, mais une griserie étrange, une ivresse singulière, se dégageaient des arômes qui flottaient dans l'atmosphère. Des correspondances mystérieuses s'étaient établies entre le cerveau de ces enfants et le milieu aromatique où ils baignaient... car la Bible, lacune grave, a omis, dans son récit de la Genèse, de nous dire quels étaient les parfums qui entouraient insidieusement Adam et Eve.

Mais les paradis furent toujours éphémères ; tel celui de Sylvette et Pascalon. Duclystère, craignant que Pascalon se soit endormi dans les délices de la chambre aux herbages, venait à la rescousse.

Il ne s'attendait point, certes, à trouver Sylvette, sa fille, et Pascalon, son élève, se contant fleurette. Il eût pu se fâcher, tonner, clamer, jeter l'anathème ! Mais, c'était un si excellent homme que M. Duclystère ! Il comprit que l'amour avait fait son œuvre, que si Pascalon avait de si fréquentes distractions, que s'il mordait si peu à la botanique, c'est que la jolie plante humaine qu'était Sylvette, l'intéressait infiniment plus que l'*arnica montana* ou l'*aconitum napellus*. Il se souvint qu'il avait été jeune... Bref, il fut incliné à l'indulgence. Sylvette s'était esquivée sans plus de bruit qu'elle n'en avait mis à venir.

Pascalon, humble et penaud, restait seul, face à Duclystère ; il était pâle comme du cold-cream frais, et tremblant ainsi que la feuille du bouleau caressée par un zéphyr printanier. Tout bonhomme qu'il fût, Duclystère parla d'un ton sévère :

— Jeune homme, descends dans l'arrière-boutique de l'officine ; nous y serons mieux qu'ici pour parler sérieusement. Tu entends : sé-ri-eu-se-ment. Allons, ouste !

Pascalon ne demanda pas son reste. Il dégringola les trois étages, le cœur battant. Cinq minutes plus tard, le patron le rejoignait.

— Alors, mon gaillard, tu cours plusieurs lièvres à la fois, si je puis m'exprimer ainsi, ton diplôme de commis et, et... Sylvette, ma fille. Tu ne perds pas ton temps. Mais allons au fait. Tu as encore un an d'apprentissage, deux de commis, deux d'Université ; une année de séjour en Allemagne, une en France ; cela fait sept ans au total, sauf erreur. Dans sept ans donc, si tu aimes toujours Sylvette et qu'elle te le rende, tu viendras me la demander.

En attendant, tu termineras ton apprentissage chez mon ami et collègue Chalumeau qui n'a pas de fille, et qui te préparera à ton examen dans la quiétude et la science. Tu comprends, Pascalon, Sylvette est un trésor à contempler de loin. Toutes les semaines, cependant, je ne suis pas un ogre, tu pourras lui écrire une lettre de quatre pages, sans plus; et tous les mois tu viendras passer le dimanche avec nous.

Viens mon garçon que je t'embrasse! Et puisse l'amour de Sylvette produire ce miracle de te donner, pour notre noble profession, un peu plus de goût que tu n'en as montré jusqu'à cette heure.

Sept ans plus tard, presque jour pour jour, Pascalon et Sylvette furent unis en justes noces.

Le pasteur qui bénit leur hymen avait pris pour texte : « Les voies de l'Eternel sont insondables ». En son par dedans, Duclystère ne les trouvait point telles, et pensait tout simplement que les jeunes gens sont faits pour s'aimer, comme les oiseaux pour chanter et les sangsues pour sucer.

Les époux furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Un seul devint apothicaire, mais il ne forme pas d'apprentis. Quand on lui en demande la raison, il a coutume de répondre qu'une belle réussite n'en implique pas nécessairement une seconde, et qu'on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Si Pascalon II parle ainsi, c'est qu'il a une fille délicieuse, d'une quinzaine d'années, qui répond au joli nom de Sylvette, comme sa grand'mère, et qu'il considère les apprentis de nos jours comme beaucoup plus entreprenants que ceux d'il y a trente ans. *A. Vittel.*

PETITES HISTOIRES.

Il arrive toujours un moment (à la fin d'un dîner de famille ou d'un banquet), où la verve des convives est à court et la liste du major de table épuisée. Les gens réputés sérieux en profitent pour prendre congé, des groupes se forment, les jeunes se mettent à danser.

C'est alors que, pour faciliter la digestion et rompre un silence pénible, quelqu'un se met à « en raconter une ». Même si le cliché a déjà servi, chacun feint de ne pas s'en apercevoir. Et les rires de fuser. Ce que voyant, d'autres convives, jaloux du succès du narrateur, cherchent au fond de leur mémoire une réplique. Et, il n'y a plus aucune raison pour qu'on se taise, surtout si l'on a ouvert l'écluse des petites histoires dont Lévy, Salomon ou Mme Dreyfus font tous les frais.

* * *

On apprend à un rabbin à se servir du téléphone :

— Tu tiens le récepteur de la main gauche, le cornet de la main droite...

— Les deux mains occupées, comment pourrais-je parler ?

* * *

Il est question de saleté physique. Kahn retrouva deux ans plus tard son gilet perdu au bain, en réalité mis sous sa flanelle. — Weil s'habitue à l'idée d'un bain prescrit par le médecin en trempant un doigt dans un verre d'eau. — Et Rebecca, au moment de partir pour le théâ-